Histoire d'un pou et d'une puce

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-220055

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES PUNAISES

LE propriétaire, seul : Quelle heure peut-il bien être ? Onze heures ! oh ! oh ! c'est le moment de filer ! Si j'attends cinq minutes de plus, la bourgeoise va rentrer, et je ne pourrai pas encore aller prendre mes trois décis. Oh ! là ! là ! quels crampons, ces femmes !

On frappe à la porte et un monsieur entre :

M. Dujonc. — Je vous d'mande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième...

Le propriétaire. — Ah ! bon ! très bien ! J'vous r'mettais pas, monsieur Dujonc. Et madame Dujonc, elle va bien ? et la p'tite Dujonc ? et le p'tit Dujonc ?... Allons, tant mieux... Et qu'est-ce qui vous amène, mon père Dujonc ?

M. Dujonc. — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur...

Le propriétaire. — Ah ! votre petite domestique va se marier avec le coiffeur ?

M. Dujonc. — Non. C'est autre chose. Je vais vous dire, monsieur. C'est plein de punaises, chez moi.

Le propriétaire. — Des punaises ?

M. Dujonc. — Oui.

Le propriétaire. — Et qu'est-ce que c'est donc que ces punaises-là ?

M. Dujonc. — C'est le locataire d'avant moi qui les a laissées. A preuve que le papier en est farci.

Le propriétaire. — Ah ! diable, c'est le locataire d'a... C'est le lo-ca-tai-re d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. Dujonc. — Pourquoi ?

Le propriétaire. — Parce que je n'ai pas son adresse... si je l'avais, on pourrait s'arranger. Je lui écrirais... mais dans ces conditions-là, il m'est absolument impossible de décider quelque chose pour le moment.

M. Dujonc. — Ce n'est pas plaisant, s'il faut que j'attende longtemps !

Le propriétaire. — Ayez au moins un peu de patience !

M. Dujonc. — Alors, moi, quoi qu'il faut que j'fasse avec les punaises ?

Le propriétaire. — Ecoutez, mon brave monsieur Dujonc, je suis un homme tout ce qu'il y a de bon, moi, je ne demande qu'à arranger les choses, si vous le voulez bien ?

M. Dujonc. — Mais je ne demande pas mieux ! D'ailleurs, avec moi, il y a toujours moyen de s'entendre.

Le propriétaire. — Eh bien ! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine... trois semaines au plus. Si, d'ici-là, l'ancien locataire n'est pas venu les réclamer, eh bien ! ma foi, elles seront à vous, ces punaises — et vous pourrez les garder.

LE MALIN JARDINIER

(Conte hindou)

UN pauvre jardinier, du nom de Méktir, n'avait pour toute richesse que sa cabane et son jardin. Il était petit, ce jardin, tout petit, mais si bien cultivé par son possesseur, qu'il arrivait à le nourrir, lui et sa famille ; les légumes poussés là étaient merveilleux et les fruits n'avaient pas leurs pareils à dix lieues à l'entour.

Un beau matin, Méktir trouva son domaine envahi ; quatre personnages, un derviche, un médecin, un soldat et un paysan, facilement reconnaissables chacun à son costume, se régalaient sans vergogne des fruits du jardin.

— Que faites-vous ici ? leur demanda-t-il.

— Tu vois, répondit le paysan en riant, nous mangeons tes fruits.

Les pillards étaient quatre, inutile, pour un seul homme, de chercher à les expulser par la force ; quant à la police, tout le monde sait qu'aux Indes il n'y fallut jamais compter ; du reste, le jardin était fort loin de toute habitation. Sans répondre au paysan, Méktir, se tournant vers les trois autres envahisseurs, les salua avec beaucoup de respect :

— Illustres personnages, leur dit-il, c'est beaucoup d'honneur pour moi de vous voir en mon jardin, mais seriez-vous assez aimables de m'aider à chasser ce rustre qui déshonore une aussi noble compagnie ?

Les autres, flattés, acquiescèrent aussitôt, et le paysan fut poussé dehors, non sans quelques horions généreusement distribués.

— Ah ! nobles seigneurs, reprit Méktir, que je suis donc heureux de vous voir chez moi et de pouvoir m'entretenir avec vous. Un médecin et un derviche, c'est la science humaine et la science céleste ! Quant au guerrier... mais je crois, Dieu me damne ! qu'il choisit pour lui les meilleurs fruits ! Que restera-t-il donc pour mes deux savants hôtes, mécréant ?

Les deux « savants hôtes » firent chorus, comme bien l'on pense, et le guerrier, un peu malmené, suivit le chemin que venait de prendre le paysan.

Lorsqu'il eut disparu au détour de la route, Méktir crut tout-à-coup reconnaître en le médecin une vieille connaisance :

— C'est toi, lui dit-il, qui faillis jadis me faire mourir avec tes drogues, lors d'une indisposition que j'avais eue ?

— Moi ! dit le médecin. C'est la première fois que je te vois...

— C'est, en tous cas, un de tes semblables, vous ne valez pas cher les uns et les autres ; j'en atteste ce saint homme ! dit-il en se tournant vers le derviche. Dieu seul a le pouvoir de guérir ; est-ce vrai, ô ministre de la Divinité ?

Le derviche ne pouvait faire moins qu'approuver ; avec sa permission et son aide, Méktir expulsa le médecin.

Cette opération menée à bien, le rusé jardinier, armé d'un bâton, revint à son dernier hôte:

— Je pense à une chose, dit-il, est-ce que la religion ne défend pas de prendre le bien d'autrui ?

— C'est vrai, mon fils, répondit le derviche.

— Alors, pourquoi manges-tu ces fruits qui ne t'appartiennent pas ?

Le derviche, confus, ne répondit à la question que par une retraite précipitée.

Et voilà comment Méktir se débarrassa de quatre pillards ; ce qui prouve, entre autres choses, que la fameuse maxime : « Diviser pour régner », était pratiquée en Orient avant d'être seulement formulée chez nous.

C'ETAIT EN 1976

LE père Guintz, coupeur de bois et tueur de cochons à ses heures, avait changé de pension. De la rue du Rotillon, où il mangeait des tripes, il s'était transporté à la Cité, sous prétexte de se faire maigrir. Une de ses connaissances le rencontrant quelques jours après, lui demande :

— Eh ! bien, es-tu content de ta nouvelle pension ?

— Cela ne va pas trop mal, dit-il ; le matin, on a du lard et des pommes, à midi, des pommes et du lard, à 4 heures, on s'esclaffe de rire, et on va se coucher de bonne heure.

Histoire d'un pou et d'une puce. — Le roi Louis XI ne se piquait pas, paraît-il, d'une méticuleuse propreté.

Certain jour, il arriva qu'un de ses gardes aperçut un pou sur l'habit de ce prince. Il prit aussitôt délicatement l'insecte entre deux doigts et le jeta à terre en s'efforçant de n'attirer l'attention d'aucun des assistants.

Mais, à ce contact, le roi se retourna vivement et interrogea le garde. Celui-ci n'osait d'abord pas répondre ; puis, pressé de questions, il finit par avouer pourquoi il avait eu la hardiesse de porter la main sur l'épaule royale.

« Un pou ! se récria Louis XI en souriant. Rien de déshonorant ! Cela prouve que je suis un homme ! »

Et il fit donner quarante écus à ce serviteur soigneux et discret.

Quelque temps après, un de ses officiers, alléché par l'espoir d'une semblable aubaine, aborde le roi et fait mine d'ôter quelque chose de la manche de ce prince.

— Qu'est-ce que c'est ? Que fais-tu là ? demande brusquement Louis XI.

L'officier hésite, lui aussi à répondre ; puis il finit par déclarer que c'était pour enlever une puce...

— Une puce ! Une puce sur moi ! Misérable !! s'écria le roi, me prends-tu pour un chien ?

Et au lieu de quarante écus, il lui fit donner sur-le-champ quarante coups de bâton.

AMOUR DÉCU!

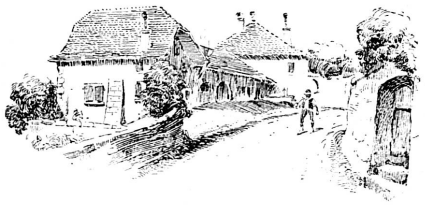
J'ai parcouru l'étroit sentier
Que tous deux nous suivions naguère,
Et j'ai retrouvé l'églantier
Qui retint ta robe légère,
Au temps heureux de nos amours !
Hélas ! il ne t'en souvient guère,
Et pourtant, je t'aime toujours !

Un autre, plus heureux que moi,
A su ravir ta confiance
Et va t'emporter sous son toit !
Pour partager mon existence,
Tu mets mon âme en désarroi !
Quand je croyais à ta constance,
Tu parjurais ton cœur, ta foi !

En parcourant l'étroit sentier,
Encor pour moi tout rempli d'elle,
J'ai détaché de l'églantier
Un frais rameau pour l'infidèle !
Il accompagnera mes vœux
Et le petit bout de dentelle
Que nous avions baisé tous deux !

Et puis, demain... je partirai !
Pour oublier... Sans autre signe !
Mais, quand plus tard je reviendrai,
— Car il faut bien qu'on se résigne —
Je m'en irai dans le sentier
Avec une autre, aimante et digne,
Cueillir la fleur de l'églantier !

Louise Chatelan-Roulet.



ANTOINE

(Portrait villageois)

IL habite une maison basse, aux murs lézardés, contre lesquels grimpe une clématite. Une porte de bois brun, à la poignée branlante, donne accès dans un vaste corridor dallé où se promènent des chats familiques. Vous allez, à tâtons, jusqu'à la porte de la cuisine qui s'ouvre brusquement et vous vous trouvez en face d'un homme grand, voûté, dont les traits sont taillés à coups de hache.

Maigre, osseux, le visage entièrement rasé et les cheveux rares, Antoine est là qui vous reçoit sur le seuil. Son accueil plutôt froid manque totalement de cette jovialité paysanne qu'on aime à rencontrer chez nos campagnards. Tout de suite, après un bonjour qui lui reste au fond de la gorge, il vous questionne sur l'objet de votre visite en vous lançant un regard méfiant. Si vous lui apportez de l'argent — une note à payer ou l'intérêt d'une créance — vous êtes le bienvenu. Il pousse l'amabilité jusqu'à vous introduire dans « la grande chambre ».

C'est une vaste pièce dont le plancher de sapin est recouvert de tapis bariolés faits de vieux morceaux d'étoffe. Sur les chaises, sur le canapé et les fauteuils, il y a des housses blanches. Des livres, que personne ne lit jamais, sont alignés sur la table ronde, dans un ordre impeccable et, contre les murs à la tapisserie fanée, il y a quelques chromos et de vieilles photographies.

A peine avez-vous payé votre dette et empoché le reçu, qu'Antoine se lève pour vous congédier.

Il se rend très bien compte que sa manière d'agir envers vous n'est pas très polie, aussi s'excuse-t-il en disant que, n'étant pas propriétaire de vignes, il n'a pas de vin à offrir.

Et pour tranquilliser sa conscience, il vous répète, pour la centième fois, sa devise favorite: « Le temps, c'est comme la petite monnaie, il faut savoir l'économiser. »